

JOURNEES D'OCTOBRE 2009 – BORDEAUX
« Pratique soignante, pratique pédagogique : quel corps convoqué ? »

Conférence

FAMILLE ET NAISSANCE DU SUJET

Maryse LEBRETON
(Psychologue clinicienne)

Il est relativement simple de se représenter la naissance d'un bébé et nos sentiments, nos émotions, autour de l'arrivée de ce petit être animent intensément tout ce que nous imaginons de l'avenir qui se déploie devant lui. Nous savons, nous adultes, qu'il est un être singulier.

Pour imaginer la naissance du sujet ou, autrement dit, le fait que ce nourrisson s'éprouve lui-même comme un sujet singulier, c'est moins évident. Ce qui se nomme « naissance psychique » est un parcours complexe qui requiert des conditions et que l'on peut commencer à se représenter en se penchant sur le berceau d'un nouveau-né... On est alors dans la position d'observateur du bébé, à partir de laquelle (sur le modèle des travaux d'Esther BICK) on sait maintenant que tous les bébés, quelle que soit la culture d'origine dans laquelle ils naissent, ne savent rien du monde qui les entoure... ni de leur individualité en son sein.

Si l'on essaye d'imaginer les éprouvés d'un bébé à sa naissance, il faut se les représenter comme immensément différents de nos éprouvés d'adultes. Lui se trouve brusquement confronté à de multiples sensations. Nous savons, pour nous-mêmes, les identifier et repérer, par exemple, celles qui nous sont internes et celles qui nous sont externes. Le bébé n'a pas cette capacité de les différencier ainsi, ni non plus la capacité de se représenter combien de temps ce qu'il éprouve va durer. De ces sensations il perçoit seulement le caractère agréable ou désagréable : les douleurs des coliques ou de la faim qui tiraille, le bonheur du lait qui fait du bien, la chaleur des bras qui rassure... On pourrait, avec cette observation, définir le bébé comme étant un être de sensations. Il ignore qu'il est une personne différenciée de son entourage, de son environnement. Il n'a pas conscience de son individualité.

Le sentiment que chacun a d'avoir à construire son identité se situe à plusieurs niveaux : en tant que personne séparée des autres, en tant que sujet sexué et inscrit dans une différence générationnelle. Cette identité va se construire progressivement au cours du développement. Chaque petit d'homme doit faire cette conquête de son autonomie psychique.

C'est à quelques jalons de ce parcours que je propose de réfléchir aujourd'hui, dans une orientation spécifique qui se réfère explicitement à la dimension corporelle. Elle n'est pas exclusive d'autres théories essentielles comme celle de Mélanie KLEIN, par exemple.

Ce chemin de l'accès à la conscience de soi, à l'autonomie psychique, au statut d'être humain, suppose des conditions et ne peut être compris que si l'on considère comme indispensables la présence et le rôle de l'environnement humain de l'enfant.

« *Un bébé ça n'existe pas* », disait WINNICOTT.

Pour qu'un bébé puisse exister et devenir un sujet pensant, il faut certaines conditions que l'on peut penser en termes d'appuis mais aussi en termes d'enveloppes. De façon schématique, on peut organiser et développer la réflexion selon deux grands axes successifs :

➤ D'abord, il va s'agir d'accéder à la construction d'un moi-primitif (Moi-Peau de Didier ANZIEU) qui va passer par des appuis corporels. Le bébé est porté physiquement et il est porté psychiquement (pensé) par sa mère - ce que l'on retrouve sous le concept de *préoccupation maternelle primaire*, chez WINNICOTT -. Autrement dit, le bébé doit disposer d'appuis physiques et psychiques pour constituer le noyau, la matrice, de son appareil psychique primitif.

➤ Ensuite, selon un deuxième axe, on va considérer que la condition nécessaire est qu'il faut être l'enfant de ses parents : si l'enfant est en appui sur la relation à sa mère, celle-ci est elle-même en appui sur le père et le groupe familial. C'est dans les relations familiales que l'appareil psychique primitif va trouver le contexte nécessaire à son évolution vers l'autonomie.

Premier axe.

L'idée principale du premier temps est que l'attention psychique accordée à l'enfant avec ses effets structurants va s'exprimer dans les échanges corporels et se repérer par le biais de la construction du moi-peau. C'est le registre de l'appui corporel sur la base duquel va pouvoir s'élaborer la première enveloppe psychique.

Avec les concepts de D. ANZIEU sur l'appareil psychique primitif et ses enveloppes, nous disposons de modèles intéressants pour saisir la place du corporel dans cette première construction. Ce qui est mis au travail, ici, croise les apports fondamentaux de WINNICOTT sur la façon de porter et tenir le bébé, ainsi que ceux de W. BION sur la fonction de la rêverie maternelle et la fonction contenante.

Regardons, avec D. ANZIEU, comment se déroule une tétée pour un nourrisson. Le bébé y éprouve en même temps toute une série d'expériences sensorielles d'une grande intensité. Les premières auxquelles on pense sont d'abord toutes celles du contact de la bouche avec le mamelon, expérience (qu'on imagine délicieuse) de la succion associée au soulagement de l'éprouvé désagréable, voire douloureux, de la faim. Ces sensations sont liées à des interactions entre l'extérieur et l'intérieur. Ensuite arrive la sensation de réplétion, de satiété, qui inscrit le ressenti d'un centre de gravité à l'intérieur de soi. Evidemment, ces expériences s'éprouvent dans le contexte d'importantes stimulations tactiles (externes) issues de la situation de la tétée où le bébé est tenu, porté par les bras, serré contre le corps de sa mère, le tout (en) étant baigné dans les paroles et l'attention de celle-ci. Cet ensemble d'éprouvés renforce le ressenti d'un extérieur.

L'ensemble de ces expériences, leur convergence et leur simultanéité, sont à la source de l'émergence d'un vécu de différenciation d'une surface qui possède une face externe et une face interne ; ce qui donne l'expérience d'un volume fermé, et d'un dedans et d'un dehors. Cette surface, avec son volume, constitue la première ébauche de l'appareil psychique qui donne à l'enfant la sensation d'un contenant porteur d'un sentiment de sécurité, lié à l'éprouvé de l'intégrité de l'enveloppe corporelle. C'est dans le vécu, dans l'expérience réitérée des contacts corporels et dans le cadre d'une relation sécurisante avec sa mère, que le bébé acquiert la perception de sa peau comme surface et comme contenant, et qu'il peut construire une première perception de lui sur ce modèle. Le Moi-Peau est selon la définition d'ANZIEU « *une figuration dont le moi (primitif) de l'enfant se sert (précocement) pour se représenter lui-même comme Moi contenant les contenus psychiques, ceci à partir de son expérience de la surface du corps* ».

L'intérêt de ce modèle de la peau vient de la place qu'il reconnaît à l'enveloppe sensorielle dans la construction du psychisme du bébé. Cependant, la peau, enveloppe de base, originaire, est essentiellement

tactile – on a vu son rôle dans la tétée –, mais elle n'est pas seulement tactile. Elle a d'autres caractéristiques qui donnent de la force à ce modèle du Moi-Peau. La peau joue, en effet, un rôle structurant pour les autres sens :

– Outre qu'elle est le seul organe sensoriel à recouvrir la totalité du corps, elle contient à l'intérieur du sens du toucher plusieurs sens distincts – chaleur, douceur, contact, pression... – qui sont associés au ressenti psychique de plaisir ou de déplaisir, voire de douleur...

– Elle est aussi le seul organe externe des sens qui soit « réflexif », parce que le toucher expérimente deux sensations différentes et complémentaires : l'une dans le doigt qui touche, l'autre dans la partie du corps propre qui est touchée.

C'est sur ce modèle de la réflexivité tactile que les autres enveloppes sensorielles vont se construire : entendre sa propre voix, sentir son odeur, se regarder dans le miroir. Ces expériences soutiennent la poursuite du travail de prise de conscience de soi et de son individualité. Enfin, la pensée va également se développer sur ce modèle avec sa dimension réflexive. Cette capacité réflexive est essentielle au travail de symbolisation.

Ce Moi-Peau va se différencier. On peut, en simplifiant, retenir de ce mouvement de complexification que l'enveloppe primitive (dont on a essayé d'entrevoir l'émergence) se constitue ensuite en une enveloppe à double feuillet :

L'enveloppe la plus externe reçoit l'excitation et exerce la fonction de pare-excitation. Elle remplit un rôle d'écran (au sens de protection) souple et ferme qui filtre les sensations. En laissant passer une partie de ces sensations, elle permet de maintenir l'excitation dans des proportions assez constantes. Cette « constance » est nécessaire au bon fonctionnement du psychisme. Cette enveloppe est porteuse du plaisir de l'excitation, l'excès étant porteur de douleur.

L'autre feuillet reçoit les significations : c'est la surface d'inscription. Elle déploie un écran (là, au sens cinématographique), un support de projection d'images tactiles, visuelles, auditives, issues des signaux sensoriels externes et internes (coenesthésiques et kinesthésiques), qui peuvent ainsi devenir conscients et s'associer à des pulsions dont ils deviennent les représentants. Cette surface d'inscription a également un rôle de filtre, en ce qu'elle n'enregistre pas n'importe quoi. En partant du bain sensoriel où le bébé est plongé, elle va exercer une fonction de classement pour constituer des types d'opposés (tels que chaud-froid, dur-doux). La surface d'inscription, avec cette fonction de filtre, assure la différenciation indispensable à l'appareil psychique pour qu'il différencie ses sensations de son organisation propre et de son fonctionnement.

Au début, l'enfant a le sentiment confus qu'il s'agit d'une seule enveloppe dans laquelle il est inclus avec sa mère. Ce passage par l'illusion d'une enveloppe commune (peau commune) mère-bébé est une étape nécessaire pour la constitution de l'appareil psychique originaire. Ici aussi on croise la pensée de WINNICOTT qui a souligné que la construction du sentiment de soi s'étaye sur une forme de paradoxalité, au travers de l'expérience porteuse de l'illusion vitale que l'objet transitionnel est à la fois et non soi. D. ANZIEU, dans le développement de sa pensée, montre que le processus de différenciation doit d'abord passer par la construction et l'éprouvé d'une peau commune, indifférenciée. Le modèle du Moi-Peau est aussi fondé sur la nécessité d'un passage par le vécu d'une expérience d'indifférenciation pour poser les bases de la différenciation. C'est l'expression d'une forme de la paradoxalité ouverte, là encore, proche de la pensée de WINNICOTT.

Ensuite, on a vu que la constitution de cette peau commune nécessite que le bébé soit touché (cf. les concepts de Holding et de Handling de WINNICOTT). Mais nous devons maintenant y ajouter la condition expresse de respecter le double interdit du toucher, ici développé entre les parents et les enfants. C'est un deuxième aspect de cette paradoxalité ouverte, nécessaire à l'individuation, marqué par la prescription et l'interdit du toucher.

Deuxième axe : celui de l'enveloppe familiale qui s'organise sur la nécessité d'être l'enfant de (ses) parents. Poser l'accès à l'individualité en ces termes revient à interroger la fonction de la famille dans la constitution du psychisme individuel.

Lorsqu'elle remplit bien son rôle la famille est considérée (selon les termes du Congrès de Psychanalyse de Langue Française) comme « le lieu où s'effectue le domptage pulsionnel et le lieu qui ouvre la voie vers la symbolisation ». Une famille est donc absolument nécessaire à la constitution d'un sujet différencié et autonome. Il est possible de se rendre compte de ce rôle très important lorsqu'on est confronté à des familles pathologiques où les processus de maturation et de développement apparaissent considérablement entravés. La famille est la matrice indispensable à l'individuation, mais elle peut, dans ses dysfonctionnements, y être un obstacle.

La famille « normo-névrotique » –ou suffisamment bonne –, organisée sur un mode œdipien, est d'abord une matrice pour la sublimation. C'est dans ce creuset familial que l'identité sexuelle et générationnelle se construit. L'accès à la capacité de symbolisation est une nécessité absolue pour le psychisme. C'est ce qui donne au sujet les moyens de se représenter les événements de sa vie et de pouvoir leur donner du sens. Le rôle de l'entourage y est central. L'accès à la représentation est compris comme le fruit d'un véritable travail psychique qui implique la présence d'un objet et d'une temporalité. Le « succès » de ce travail passe par l'objet et la fonction symbolisante de l'objet. C'est dire qu'il faut l'expérience de rencontres intersubjectives précoces d'une certaine qualité.

L'accès à la symbolisation s'inscrit dans un déroulement temporel et dans la relation de l'infans à son entourage. René ROUSSILLON, dans la réflexion qu'il développe sur la symbolisation, a décrit la découverte des temps successifs qui ont permis d'affiner la perception et la compréhension des rôles parentaux. C'est d'abord la place de la fonction paternelle – avec sa dimension séparatrice et médiatrice – qui a été repérée dans sa fonction « tierce », dont on sait dans nos pratiques combien il est essentiel qu'elle puisse s'exercer. Il faut noter que cette fonction tierce est tout autant une fonction qui a vocation à réunir autrement, c'est-à-dire symboliquement, ce qu'elle a contribué à séparer : le retour au corps à corps avec la mère est interdit, mais la relation mère enfant est souhaitée. Toutefois, la complexité du lien entre les parents eux-mêmes a conduit à prendre en compte le fait que cette fonction tierce n'appartenait pas qu'au père, mais qu'elle devait être qualifiée, validée, dans la pensée de la mère.

Cette « métaphore paternelle », en tant que pensée par la mère, a pris alors valeur d'une limite protégeant d'un retour à l'origine, de l'inceste donc et de ses équivalents ; on peut se référer, ici, au concept de Deuil Originnaire de Paul-Claude RACAMIER. Alors, l'attention s'est aussi portée sur ce qui se passe pour la mère dans sa relation au père : c'est, par exemple, « la censure de l'amante » décrite par Michel FAIN. Autrement dit, l'enfant éprouve qu'il ne peut satisfaire tous les désirs de sa mère ; elle ne doit pas être tout pour lui, elle doit « s'absenter dans la relation à son enfant ». C'est donc l'existence et l'organisation du rapport du couple, la Scène Primitive, et l'accès à la problématique œdipienne qui viennent là jouer un rôle fondamental dans l'accès à la symbolisation.

Dans le premier temps de la vie du bébé, la présence attentive de la mère et les échanges corporels avec son lui sont apparus comme indispensables pour la constitution de son moi primitif, matrice de son appareil psychique ; on voit alors que la capacité de la mère à s'absenter pour le père, et en appui sur lui, est l'étape suivante qui ouvre au champ de la symbolisation et de la représentation. Le bébé doit être l'enfant d'un couple ; même si parfois ce couple ne peut avoir d'existence réelle que dans la tête de la mère.

L'ensemble de ces rapports parents-enfants formulés avec les termes de la thérapie familiale psychanalytique, en particulier les concepts de P.-C. RACAMIER, constitue le champ des liens primaires et de la séduction narcissique dont l'enfant et la mère doivent se dépendre par le processus psychique fondamental du *deuil originnaire*. RACAMIER en donne une définition que je cite : « *Le deuil originnaire est le processus par lequel le moi renonce à la possession totale de l'objet et, par ce deuil, fonde ses propres origines et opère la découverte de l'objet* ».

Nous avons abordé là quelques unes des formes par lesquelles on repère comment l'enfant peut accéder à un temps auto-subjectif : tout ne doit ni ne peut se jouer seulement avec l'objet ; c'est pourquoi la mère doit « s'absenter », ce qui permet à l'enfant d'accéder à ce temps d'auto-subjectivation. De plus, à cet écart que met la mère – en ce sens, suffisamment bonne – des interdits complémentaires sont nécessaires. Interdits auxquels la jouissance de l'objet se heurte et qui vont pousser l'enfant à déplacer sur la relation avec des objets inanimés ce qu'il ne peut jouer avec sa mère.

Sur cette notion d'interdit, et pour rester avec D. ANZIEU, la prise en compte du « double interdit du toucher » vient compléter notre propos. Pour ANZIEU, plusieurs raisons justifient l'hypothèse d'un double interdit du toucher, notamment celle qu'il qualifie de « structurale ». Elle prend en compte le fait que pour passer d'un moi corporel à un moi psychique il faut passer par le renoncement au contact, ce qui permet la transformation de l'expérience concrète en représentation mentale. L'interdit est d'abord donné à l'enfant : « *ne touche pas les objets..., ne touche pas les autres..., ne te touche pas* ». Implicitement, outre sa fonction de protection et d'auto conservation, cet interdit prévient contre la démesure de l'excitation et sa conséquence, le déferlement de la pulsion. Il signifie également que la sexualité et l'agressivité sont assimilées comme des expressions de la violence pulsionnelle en général. Pour l'enfant, cet interdit a une dimension structurante, qui lui permet de passer du fonctionnement du Moi-Peau, fondé sur le contact, à un autre niveau, celui de la pensée et de la représentation. Ce passage se fait par le renoncement au primat des plaisirs de la peau et de la main, renoncement qui transforme ces expériences primitives en représentations de base.

On voit bien que cet interdit est double, parce que s'y exprime une tension entre des pôles opposés. Une dualité s'organise autour du fait que l'interdit du toucher, porté au sein de la famille, concerne à la fois les pulsions sexuelles et agressives. Il contribue au « domptage pulsionnel », qui est l'une des fonctions que la famille doit remplir pour accompagner ses enfants dans la construction de leur psychisme. Cependant, il y a lieu d'être attentif à un autre aspect de ce « double ». En effet, l'interdit du toucher (sexuel et agressif) est double aussi parce qu'il concerne les deux protagonistes : l'enfant, on l'a vu, et (mais peut-être surtout) les adultes qui entourent l'enfant. L'interdit s'applique à celui qui l'émet comme à celui à qui il est destiné ; il doit être respecté par les adultes. Il faut saisir toute l'importance du fait que l'excitation suscitée touche, bien sûr, les deux sujets engagés dans la relation tactile. Et il faut être attentif aussi au fait que l'excitation qui en découle n'a pas les mêmes conséquences sur les deux partenaires, qui sont là dans une position dissymétrique. Certes, l'excitation déborde celui qui est touché, et l'on peut questionner les effets de ce débordement lorsqu'il s'agit de l'enfant ; mais le risque est plus grand quand elle déborde l'adulte, celui qui touche, qui est en position de dominer l'enfant aussi bien physiquement que psychiquement. Celui-ci est soumis à une excitation potentiellement traumatisante à laquelle il ne peut se soustraire et qui échappe à ses possibilités d'élaboration psychique. Des manquements graves et répétés constituent un traumatisme cumulatif avec des conséquences qui sont à la source des éprouvés restant en souffrance de symbolisation. C'est tout le fonctionnement déstructurant de l'incestuel ou de l'inceste qui est mis en route. Il s'agit de bien se représenter qu'un toucher porté sur un enfant par un adulte qui ne réfrène pas ses mouvements pulsionnels sexuels ou agressifs va interdire à cet enfant, à son tour, de réguler son excitation et l'empêcher d'intérioriser la fonction structurante du renoncement porté par le double interdit du toucher. Les positions des deux protagonistes ne sont pas symétriques et il revient à l'adulte, tant de contenir ses propres mouvements pulsionnels que d'aider l'enfant à resituer les siens dans une relation tendre ou... éducative. Sinon, l'adulte est dans le déni de la différence de maturité entre l'enfant et lui, ce que Sandor FERENCZI avait déjà décrit avec « *La confusion de langue* ».

Ces interdits tissent la toile sur laquelle l'enfant va développer une activité libre spontanée d'exploration, d'expérimentation, de jeu et, en conséquence, de symbolisation ; c'est le champ de l'espace transitionnel : espace où tout se rejoue de la relation à l'objet, pour rendre possible la reprise ludique de ce qui n'a pu se jouer dans le temps de la relation. Le « jeu de la bobine » en est une très belle illustration.

Il y a des conditions, assurées par un environnement familial adéquat, pour qu'advienne ce jeu symbolisant. Les enfants, dès le plus jeune âge, ont besoin de moments de solitude. Nécessité du temps de jeux solitaires, en présence de l'objet : « capacité d'être seul en présence de l'objet », les pulsions d'auto-conservation étant par ailleurs satisfaites. L'enfant « doit » se sentir « libre » de s'adonner à ces jeux symbolisants (induits par un mouvement intérieur à l'enfant). De fait, il n'y a pas de jeu (play) possible sans ce niveau de liberté, dégagé des exigences externes ; c'est pourquoi ce jeu n'est pas possible sans certaines formes de sécurité. Cette sécurité est nécessaire à la mise en place d'un espace intermédiaire qui a une valeur transitionnelle. Quand cette liberté de base n'est pas conquise, c'est le registre des jeux compulsifs. On voit combien les fonctionnements marqués par l'emprise et les conditions insécures vont entraver ce processus. C'est aussi pourquoi les dispositifs thérapeutiques – à la différence des dispositifs éducatifs – établissent cette liberté dans leur cadre : c'est la condition pour permettre une fonction symbolisante. L'expérience du « vrai » jeu est constitutive de l'illusion subjective fondamentale pour la symbolisation.

L'étape ultérieure est celle de l'aventure du langage : l'accès à la symbolisation secondaire. En ce sens, selon la théorisation de R. ROUSSILLON, symboliser c'est d'abord accéder à la capacité de construire le sens du monde et des éprouvés, puis le traduire dans le langage.

On peut en trouver une illustration parmi les écueils rencontrés à ce niveau avec « le complexe de la mère morte » décrit par André GREEN. Ce complexe est révélé par le transfert. Les symptômes dont se plaint le patient concernent sa vie amoureuse ou professionnelle actuelle. S'il raconte une histoire qui justifie un état dépressif dans son enfance, il ne décrit pas un état de dépression pendant son enfance, ni non plus dans sa vie actuelle. De fait, il éprouve sa dépression uniquement dans le transfert où il revit la situation de son enfance. Cette situation de l'enfance est caractérisée par le fait qu'elle a lieu en présence de l'objet maternel, lui-même absorbé par un deuil (la mère est déprimée, triste, et son intérêt pour l'enfant est diminué, elle est absente psychiquement à son enfant). Une des formes les plus graves est celle de la mort d'un enfant en bas âge et objet d'un secret. Pour l'enfant qui reste auprès de sa mère, il y a alors un changement brutal, mutatif, de l'imago maternelle. Jusque là, l'enfant s'est senti aimé ; puis, il y a un arrêt brutal. Le désastre crée un noyau froid qui va laisser une marque indélébile sur les investissements érotiques de ces sujets. Ce désinvestissement brutal est vécu comme une catastrophe : il entraîne, outre la perte d'amour, une perte de sens. L'enfant interprète ce retrait comme la conséquence de ses pulsions envers l'objet. La situation s'aggrave du fait que, le plus souvent, le père ne peut pas répondre à la détresse de l'enfant. Ce dernier se trouve face à une mère morte et à un père inaccessible. Après avoir tenté une vaine réparation de la mère, avoir mesuré son impuissance et lutté contre l'angoisse par divers moyens (agitation, insomnie...), il va recourir à des défenses d'autre nature qui vont peser sur l'ensemble de ses investissements et de ses relations. Ces failles de l'enveloppe familiale montrent toute l'importance des enjeux qui existent sous cette nécessité d'être l'enfant de ses parents. C'est aussi tout le champ des problématiques familiales et des difficultés de la transmission transgénérationnelle.

En conclusion.

Dans ce chemin complexe et semé d'embûches qui mène chacun au fabuleux destin d'être soi, unique, et capable d'être en contact avec les autres, on peut souligner que nous avons croisé quelques uns des aspects structurants de nos cadres thérapeutiques auxquels nous n'avons jamais fini de réfléchir.

Les deux règles fondamentales s'articulent avec les deux feuillets de l'enveloppe psychique (la libre association permet de donner du sens sur la surface d'inscription, l'abstinence comme pare-excitation protège de trop d'excitation). D. ANZIEU montre que le cadre analytique « fonctionne » parce qu'il rejoint le modèle de l'appareil psychique.

La réflexion sur la paradoxalité « constructive » nous intéresse aussi en ce qu'elle ouvre aux processus à l'œuvre dans le travail thérapeutique et, notamment, à tout le travail sur des fonctionnements familiaux marqués par une paradoxalité fermée et, en conséquence, pathologiques.

Le double interdit du toucher nous aide à penser la règle d'abstinence dans sa dimension symbolisante et à structurer nos dispositifs dans le travail psychique, surtout avec les plus malades, les plus régressés, les plus vulnérables de nos patients. Le travail thérapeutique vise à instaurer un espace temps intermédiaire, transitionnel, où l'illusion est respectée, favorisant ainsi la symbolisation parce qu'il met en contact le réel et l'imaginaire : le sujet reste vivant, au plan psychique, s'il peut garder le sens de la réalité et préserver une vie imaginaire. Dans les pathologies familiales l'espace transitionnel est écrasé, ce qui entrave l'accès au symbolique.

Ces approches de la construction du psychisme nous intéressent pour penser les dispositifs thérapeutiques dans cette perspective où ils tireraient leur effet de permettre que ce qui est resté en souffrance, non symbolisé, dans l'histoire du sujet, y trouve des possibilités à se symboliser.

BIBLIOGRAPHIE.

ANZIEU Didier, *Le Moi-Peau*, 1985, éd. Dunod.

RACAMIER Paul-Claude, *Le génie des origines*, 1992, éd. Payot.

ROUSSILLON René, *Agonie, clivage et symbolisation*, 1999, éd. PUF.

WINNICOTT Donald Wood, *Jeu et réalité*, 1975, NRF, éd. Gallimard.
